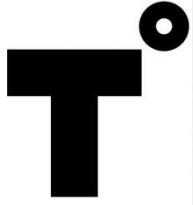


théâtre
olympia



centre
dramatique
régional
de Tours
direction
Jacques
Vincey

7, rue de Lucé
37000 Tours
tél 02 47 64 50 50
fax 02 47 20 17 26
cdrtours.fr

REVUE DE PRESSE

YVONNE, PRINCESSE DE BOURGOGNE

de **Witold Gombrowicz**
mise en scène **Jacques Vincey**

Yvonne, héroïne mollassonne d'un spectacle qui ne l'est pas

Jacques Vincey adapte avec succès Witold Gombrowicz pour sa première mise en scène au Théâtre Olympia de Tours, dont il a pris la direction

Théâtre

Tours
Envoyée spéciale

Yvonne est moche, Yvonne est molle, Yvonne est une limace, un ver de terre, un ectoplasme. Yvonne glisse entre les doigts. Y compris, bien souvent, ceux des metteurs en scène, qui, régulièrement, se cassent les dents sur la pièce écrite en 1938 par ce génie singulier et définitivement polonais qu'était Witold Gombrowicz (1904-1969). Yvonne déçoit, souvent.

Mais là, ce n'est pas le cas, avec cette nouvelle version d'*Yvonne, princesse de Bourgogne*, que signe Jacques Vincey au Théâtre Olympia-Centre dramatique régional de Tours, dont il vient de prendre la direction. Avec lui, *Yvonne* retrouve tout son mordant, la force théâ-

trale et sarcastique de l'auteur de *Ferdydurke*, sa noirceur sans concession. Ce qui n'empêcha pas la soirée d'être joyeuse, mardi 30 septembre, lors de la première, qui a ouvert une nouvelle ère pour le théâtre à Tours. Jacques Vincey et son équipe ont investi l'Olympia avec un plaisir évident, et l'envie de faire claquer les couleuvres de la création contemporaine.

Le choix inaugural d'*Yvonne* peut d'ailleurs avoir valeur de manifeste. Il permet à Jacques Vincey de poursuivre son travail, d'une cohérence remarquable (après Mishima, Genet ou Calderon) sur le théâtre comme révélateur des simulacres recouvrant les vertiges de la cruauté et du désir. En plaçant l'anémique Yvonne au cœur de sa pièce, Gombrowicz dynamite la comédie politique, sociale et amoureuse que nous jouons tous, à des degrés divers.

Et donc Yvonne la mollassonne débarque un beau jour dans le petit royaume shakespearien d'opérette imaginé par Gombrowicz, qui est ici remis au goût du jour de manière irrésistiblement drôle et grinçante, avec des altesses ressemblant aux « people » d'aujourd'hui, obsédés par leur corps. L'« idiotie » d'Yvonne, cette jeune fille sans qualités, va servir de déclencheur à toutes les turpitudes, toutes les folies. Le prince Philippe, héritier du trône, déclare qu'il veut l'épouser, avant de la prendre pour objet de ses pulsions les plus sadiques. Le roi Ignace, la reine Marguerite et l'ensemble de la cour déraillent.

Contrairement à ce qui est souvent le cas, le metteur en scène ne gomme en rien la cruauté de la pièce, faisant explicitement référence dans les premières scènes à *Funny Games*, le film de Michael Haneke dans lequel deux jeunes garçons

en apparence bien sous tous rapports deviennent les tortionnaires d'une famille. Mais ici, la violence réaliste est prise peu à peu au jeu d'une théâtralité qui est au cœur du sujet, Yvonne, dans son atonalité, dévoilant le théâtre criard que jouent les autres personnages.

Cette jeune fille sans qualités va servir de déclencheur à toutes les turpitudes, toutes les folies

Un tel parti pris est pain bénit pour ces acteurs que Jacques Vincey sait toujours si bien choisir et diriger – il n'a pas pour rien été acteur lui-même, chez Patrice Chéreau, Luc Bondy ou André Engel. A commencer par Yvonne, rôle

impossible que tient avec une présence et une opacité sidérantes Marie Rémond. Face à elle, corps buté et mutique, Hélène Alexandridis (fabuleuse reine Marguerite), Alain Fromager (le roi Ignace) et Jacques Verzier (le chambellan) s'en donnent à cœur joie dans tous les artifices d'un jeu dans le jeu brillantissime et jouissif. Thomas Gonzalez, jeune comédien déjà remarqué dans *Tristesse animal noir*, d'Anja Hilling, mis en scène par Stanislas Nordéy, est lui aussi étonnant et détonnant en prince Philippe pendant jusqu'à l'absurde les repères de sa caste.

Avec Witold Gombrowicz et Jacques Vincey, l'homme est toujours un primate derrière son (très) mince vernis de civilisation, comme le suggère le décor fort suggestif de Mathieu Lorry-Dupuy : un salon bourgeois ultracontemporain placé au milieu d'une forêt tropicale

plantée de palmiers dont on ne sait trop s'ils sont vrais ou artificiels. La bête humaine reste dans sa jungle – même si cette jungle revêt les couleurs hygiénistes d'aujourd'hui. Yvonne est moche, Yvonne est molle, mais il fallait bien cela pour que Gombrowicz fiche la pagaille dans le beau et le laid, le vrai et le faux, ou ce qui est tenu pour tel dans une société qui débloque à pleins tubes. ■

FABIENNE DARGE

Yvonne, princesse de Bourgogne. De Witold Gombrowicz (d'après la traduction de Constantin Jelenski et Geneviève Serreau, éd. Gallimard). Mise en scène : Jacques Vincey. Théâtre Olympia/Centre dramatique régional, 7, rue de Lucé, Tours. Tél. : 02-47-64-50-50. Prix : de 15 à 22 euros. Durée : 2 heures. Jusqu'au 11 octobre. Puis tournée à partir du 15 octobre, jusqu'en décembre, à Thionville, Angers, Béthune, Malakoff et Bordeaux.

THÉÂTRE

“YVONNE, PRINCESSE DE BOURGOGNE”

DE WITOLD GOMBROWICZ

*Du 4 au 7 novembre, Nouveau
Théâtre d'Angers ; 02-44-01-22-44.
Puis à la Comédie de Béthune, au
Théâtre 71 à Malakoff et au Théâtre
national de Bordeaux en Aquitaine.*

★★ Ne ratez pas cette
pièce du Polonais Witold
Gombrowicz ! Dans un
royaume de nulle part,
l'insignifiante Yvonne, que
se promet d'épouser
un jeune prince qui s'ennuie,
agace la noble famille de
celui-ci qui rêve d'une dignité
shakespearienne, alors
qu'elle relève du vaudeville.
Le metteur en scène a l'idée
piquante de la parer des
tics et couleurs de la vulgarité
friquée et bodybuildée
de notre époque.

Une jungle de pauvres
palmiers enferme les salons
princiers où sont lâchés les
fauves qui veulent la peau
d'Yvonne. Les acteurs jouent
avec une frénésie électrisante.
Marie Rémond (Yvonne)
est une tête à claques
irritante et une désarmante
petite sirène. Face à elle,
Thomas Gonzalez (le Prince
Philippe) affiche une allure
de gosse de riche inquiet et
inquiétant. La dignité coincée
du Chambellan de Jacques

Verzier n'a d'égale que sa
veulerie, cependant qu'Alain
Fromager est un Roi Ignace
à grande gueule et petite
tête. Hélène Alexandridis
brode une irrésistible Reine
Marguerite folle de poésie et
de son corps. Jacques Vincey,
directeur du Théâtre Olympia
à Tours, signe là un spectacle
cruel, brillant et drôle.

ODILE QUIROT

SCÈNES



Consigne de l'auteur, en 1938 : « Ne pas jouer ça trop sérieusement. » Le metteur en scène Jacques Vincey l'a compris.

YVONNE, PRINCESSE DE BOURGOGNE

THÉÂTRE
WITOLD GOMBROWICZ

Elle est laide et roturière, il est prince. Ils se fiancent et voilà la famille royale à Pagonie, jusqu'à l'absurde. Une farce grinçante sur le pouvoir.

Tit
Yvonne est une antiprincesse. Loin d'être celle que tous admirent, elle est celle que tous abhorrent et qui excite les plus bas instincts. Qu'est-ce qui a bien pu passer par la tête du jeune Polonais Witold Gombrowicz (1904-1969) pour qu'en 1938 il invente pareil personnage ? Une fille du peuple, laide et « mollichonne », élue fiancée par le prince héritier dans un geste potache qui finit par détruire l'équilibre de la cour... L'écrivain-romancier aux trois pièces (*Le Mariage*, dix ans après *Yvonne*, puis *Opérette*, à la fin de sa vie, en 1967) a toujours refusé qu'on l'associe à Beckett ou à Ionesco... Et pourtant il pousse la situation jusqu'à l'absurde quand le roi, la reine et leurs pairs, se cognant au silence d'Yvonne (sept répliques, ici réduites à cinq), laissent tomber les masques dans une grandiose crise infantine.

En choisissant cette pièce pour inaugurer sa direction du Centre dramatique de Tours, Jacques Vincey a suivi la consigne de Gombrowicz : « Ne pas jouer ça trop sérieusement. » Il s'est amusé à mâtiner la farce d'une touche hystéro-kitsch propre aux royautés médiatiques d'aujourd'hui. Pendant que le public entre dans la salle, tous les personnages s'adonnent ainsi à un bodybuilding survolté dans un décor de palmiers et de canapés blancs. Lunettes de soleil voyantes pour le roi, cheveux à la géométrie impeccable pour la reine, costumes trois pièces pour le chambellan... Les trois piliers du pouvoir ont des airs de potentats locaux. Avec leurs gestes démesurés, leur diction modulée dans les graves ou les aigus selon leurs sentiments, Alain Fromager, Hélène Alexandridis et Jacques Verzier interprètent ce trio avec un comique de plus en plus ex-

trême, de plus en plus grinçant, de plus en plus noir... La mécanique lancée par Gombrowicz (qui reconnaît avoir dévoré Shakespeare) devient alors une redoutable dénonciation des travers d'un pouvoir sûr de lui, isolé jusqu'à la folie. Pendant ce temps-là, Yvonne, alias Marie Rémond, passe. Elle ne dit mot, supporte les insultes et traverse la scène dans ses baskets. Elle finira, telle la *Vénus* de Cranach, en apparition diaphane. Une espèce de rédemption pour la comédienne...

— **Emmanuelle Bouchez**

| 2h | Du 4 au 7 novembre à Angers (49),
tél. : 02 44 01 22 44 | Du 12 au 14 à
Béthune (62), tél. : 03 21 63 29 19 | Du 18 au
30 à Malakoff (92), tél. : 01 55 48 91 00.

LA CHRONIQUE
THÉÂTRE
DE JEAN-PIERRE
LÉONARDINI



Joël Luminet

Sacrifice de la princesse empotée

Jacques Vincey, nommé le 1^{er} janvier dernier à la tête du Centre dramatique régional de Tours, y a créé, dans le théâtre Olympia flambant neuf, *Yvonne, princesse de Bourgogne* (1938), de Witold Gombrowicz (1904-1969). Spectacle en tournée (1). On salue une réussite. La férocité asociale de l'auteur de *Ferdydurke* et de *la Pornographie*, romans sans pitié sur l'immaturation généralisée régnant dans un monde dont il n'est rien à attendre, est servie sur un plateau où le grotesque le dispute, avec art, au kitsch dont se pare toute sphère de pouvoir. Gombrowicz, rejeton d'une famille de hobereaux poméraniens, exilé en Argentine durant la guerre, ami de jeunesse de Witkiewicz, dont il appréciait « *le rire froid, cruel, géant* », et de Bruno Schulz, au lyrisme débordant d'amertume historique, constitue le

**À partir de là,
la fable
méchante
déroule
ses méandres
pathétiques
propices
à un rire noir.**

plus pur représentant d'un anarchisme ontologique sans égal. Introduite à la cour sur un caprice du prince qui veut l'épouser par défi, Yvonne, créature sans grâce, mutique, va progressivement révéler, à son corps défendant, la bassesse et la cruauté d'un royaume d'opérette tout d'apparence futile. Ils finiront par la tuer...

C'est mené allegro con brio sur un ton grinçant.

La reine (Hélène Alexandridis), le roi (Alain Fromager), le prince (Thomas Gonzalez), le chambellan (Jacques Verzier) et la suite s'agitent et se pavent dans une résidence pseudo-californienne avec canapés design, appareils de remise en forme et faux palmiers (scénographie de Mathieu Lorry-Dupuis). Yvonne (Marie Rémond) est pêchée dans le public. À s'y casser le nez, tant elle semble blottie dans l'anonymat. À partir de là, la fable méchante déroule ses méandres pathétiques propices à un rire noir que tous les interprètes, diaboliquement sertis dans leur faux-semblant, provoquent à merci, suscitant chez le spectateur une sorte de joie mauvaise, prélude, on le subodore, à une lucidité d'après coup qui ne fera pas l'ombre d'un doute.

Jacques Vincey ne pouvait mieux essayer les plâtres de son beau théâtre, dont on flaire qu'il saura l'administrer avec le bel appétit et le talent incisif dont témoigne la représentation du destin tragique de la princesse empotée, sacrifiée sur l'autel d'une société désespérément comique, laquelle, pour sûr, n'a rien à envier à la nôtre. ●

(1) À Angers (4 au 7 novembre), Béthune (12 au 14 novembre), Malakoff (18 au 30 novembre) et Bordeaux (3 au 7 décembre). La traduction du polonais, par Constantin Jelenski et Geneviève Serreau, est publiée chez Gallimard.



Marie Rémond (Yvonne)

Yvonne dans ta farce

Jacques Vincey réactualise la pièce grinçante de Witold Gombrowicz, *Yvonne, princesse de Bourgogne* : la sauvagerie des puissants mise à mal.

A la manière d'un reportage de *Paris Match* sur les coulisses de la vie des grands de ce monde, Jacques Vincey inscrit l'action d'*Yvonne, princesse de Bourgogne* dans la touffeur d'un palais aux allures de serre tropicale... Cerné de plantes exotiques et de palmiers en pots, le grand salon d'apparat est une salle de remise en forme où, de la table de ping-pong au tapis roulant dédié à jogger sur place, chacun des membres de la Cour s'évertue à faire suer son corps dans des

le seule présence d'Yvonne met en péril le fragile château de cartes des apparences

survêtements de grandes marques. Le cérémonial se déroulant toutes lumières allumées, nous voici donc mis à contribution dans le rôle des sujets invités à partager ce matinal moment de royale intimité.

Après l'effort, le réconfort. Pour échapper à l'ennui qui l'assaille sans répit, le prince Philippe (Thomas Gonzalez), futur héritier du trône, tourne son regard vers les spectateurs, à la recherche d'une personne sur qui passer ses nerfs et dissiper son spleen. Son choix se porte sur une certaine Yvonne (impeccable Marie Rémond). Sortie *manu militari* de son fauteuil, la pauvre semble la proie rêvée pour une séance d'humiliation publique. Le prince est encouragé dans sa cruelle entreprise par le comte Pisse-Froid

(Clément Bertonneau), qui qualifie la jeune femme de "tas de saindoux maussade! grincheuse! limace!" L'heure de la curée sonne quand il ajoute : "Ecrasons ce crapaud funèbre! C'est notre devoir absolu."

"*Yvonne est empotée, apathique, anémique, timide, peureuse et ennuyeuse*", précise Witold Gombrowicz (1904-1969). L'héroïne quasi mutique de cette pièce écrite en 1938 est en fait une bombe à retardement lancée par l'auteur comme une chienne au milieu d'un jeu de quilles. Piqué au vif, le prince ne s'y trompe pas et relève le défi... "Elle me met tellement hors de moi que je vais l'épouser!" Accédant ainsi aux plus hautes sphères du pouvoir, Yvonne devient celle par qui le scandale arrive, sa seule présence dissonante mettant

en péril le fragile château de cartes des apparences. Tous en veulent à sa vie. Sainte et martyre, Yvonne est assassinée lors d'un banquet donné en son honneur, quand on la convainc de manger du poisson et qu'une arête de perche reste coincée dans sa gorge.

Vision prémonitrice du chaos de haine aboutissant à la Seconde Guerre mondiale, *Yvonne, princesse de Bourgogne* n'épargne rien ni personne. Jacques Vincey transforme le conte surréaliste en une farce ciblant avec une ironie grinçante les mœurs politiques et la société d'aujourd'hui. Espérons que, pour une fois, les mêmes causes ne produiront pas les mêmes effets. **Patrick Sourd**

Yvonne, princesse de Bourgogne de Witold Gombrowicz, mise en scène Jacques Vincey, avec Thomas Gonzalez, Clément Bertonneau, Marie Rémond, du 4 au 7 novembre au Nouveau Théâtre d'Angers, nta-angers.fr. En tournée jusqu'au 7 décembre à Béthune, Malakoff et Bordeaux

Douleur muette

Jacques Vincey met en scène *Yvonne, princesse de Bourgogne* dans une belle clarté.

Yvonne, la princesse muette imaginée par Witold Gombrowicz, n'est pas une femme laide. C'est une femme sans éclat, dont la beauté ou la laideur sont à deviner, à trouver, à débusquer. Mais on n'aura pas le temps de la trouver séduisante ou déplaisante. Toute la cour va la haïr.

Reprenons au début : le prince Philippe de Bourgogne rencontre Yvonne. D'autres femmes lui plaisent, mais il se bat en lui-même contre les idées toutes faites et contre les stéréotypes de la beauté et de la vie à la cour. À la stupeur générale, il épouse cette jeune fille apparemment insignifiante. Tandis que courtisans et courtisanes font briller leurs habits clinquants et leurs esprits méchants, la pauvre Yvonne reste silencieuse et traverse les salles du palais, mal fagotée, hagarde. Ses jours de femme mariée à un roi sont comptés. Ses jours de vie le sont également. Le roi l'abandonne, son entourage veut aller au-delà du mépris, jusqu'au meurtre...

C'est un conte cruel, un classique du théâtre moderne, que naguère Lavelli puis Adrien avaient monté dans les clairs-obscurs du

baroque. Choissant cette pièce pour inaugurer sa direction du Théâtre Olympia, centre dramatique de Tours, Jacques Vincey la met en scène au contraire dans une pleine lumière, une clarté de cirque et de music-hall.

Les personnages jouent au squash, traversent un lieu délimité par des rideaux blancs, un canapé gris, une table de réunion et un grand aquarium, avec un jardin luxuriant au lointain. Le roi en costume cravate porte une couronne de carton. Son entourage ressemble plus à des cadres supérieurs accompagnés d'épouses farouchement élégantes qu'aux subalternes d'une monarchie légendaire.

C'est bien vu, cela rend l'œuvre plus évidente et directe. Marie Rémond, en Yvonne qui n'a qu'une phrase et qu'un cri à émettre, donne une incroyable intensité à son personnage, traversant le palais et les groupes, gênante, troublante, bouleversante. Alain Fromager est le roi avec une belle faconde. Hélène Alexandridis donne un étonnant relief au personnage de la reine. Jacques Verzier compose un chambellan à la drôlerie noire. Tous au cœur de la cible de la fable de la femme faible !

» Gilles Costaz

Yvonne, princesse de Bourgogne

Nouveau Théâtre d'Angers, du 4 au 7 novembre.
Comédie de Béthune, du 12 au 14 novembre.
Théâtre 71, à Malakoff, du 18 au 30 novembre.
Théâtre national de Bordeaux, du 3 au 7 décembre.

PIERRE GRISBIS



THÉÂTRE 71
DE WITOLD GOMBROWICZ / MES JACQUES VINCEY

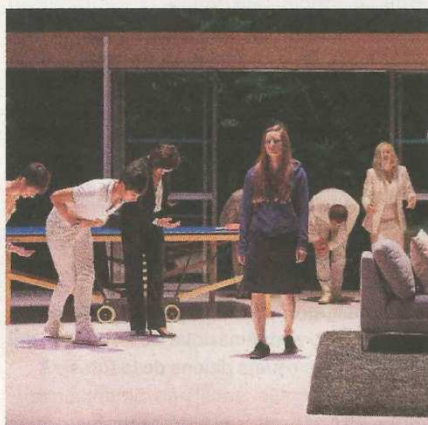
YVONNE, PRINCESSE DE BOURGOGNE

Le metteur en scène Jacques Vincey plonge *Yvonne, Princesse de Bourgogne*, de Witold Gombrowicz, dans l'ici et le maintenant d'une cour royale contemporaine. L'histoire d'une empotée dont les fiançailles vont faire l'effet d'une bombe.

Les uns jouent au ping-pong, les autres font du fitness, du stretching sur un espalier de gymnastique, du running sur un tapis de course... Tout cela, pendant que le public entre pour assister à la version d'*Yvonne, Princesse de Bourgogne* créée par le nouveau directeur du Centre dramatique régional de Tours. Dans un intérieur bourgeois – version design contemporain – entouré d'un jardin tropical dont la luxuriance tranche avec les lignes pures de l'univers intérieur (la scénographie est de Mathieu Lorry-Dupuy), les comédiens s'activent durant un long moment. Ils attendent que tout le monde soit installé pour commencer de s'adresser aux spectateurs. Car la représentation conçue par Jacques Vincey fait la part belle aux interactions entre gradin et plateau. Assez vite, l'assistance comprend qu'elle devra participer au spectacle. Elle joue ici le rôle du peuple sur lequel règne la cour royale imaginaire sortie de l'esprit de Witold Gombrowicz (1904-1969).

YVONNE : UN ÉLÉMENT DE DÉCOMPOSITION

C'est ainsi des rangs du public que sort Yvonne (Marie Rémond), jeune femme « empotée, apathique, anémique, timide, peureuse et ennuyeuse », pour reprendre les mots de l'auteur, à laquelle l'héritier du trône (Thomas Gonzalez) choisit, par défi, de se fiancer. Un défi contre sa propre nature, ses propres impulsions, qui va provoquer un véritable séisme. Introduite à la cour, la taciturne Yvonne se met à agir, bien malgré elle, comme un élément de décomposition, révélant les personnalités viciées et souterraines du Roi (Alain Fromager), de la Reine (Hélène Alexandridis), du Chambellan (Jacques Verzier). Soucieux de retrouver leur stabilité, tous se lignent pour faire disparaître celle qui les menace au plus profond d'eux-mêmes... Au centre d'une représentation qui, même si elle va parfois trop chercher le public, parvient à mettre en lumière tous les plis, tous les replis



© Pierre Grosbois

Yvonne, Princesse de Bourgogne, de Witold Gombrowicz, dans une mise en scène de Jacques Vincey.

de cette comédie brillante et féroce, Marie Rémond et Thomas Gonzalez sont admirables. La réussite du spectacle doit beaucoup au couple qu'ils forment. Profonds, sensibles, les deux comédiens nous troublent et nous réjouissent. Ils font résonner haut et fort les questionnements ontologiques sur lesquels se fonde toute l'œuvre de l'écrivain polonais.

Manuel Piolat Soleymat

* *Testament*, Editions Gallimard, 1996.

Théâtre 71 - Scène nationale de Malakoff,
3 place du 11 Novembre, 92240 Malakoff.
Du 18 au 30 novembre 2014. Les mardis et
vendredis à 20h30 ; les mercredis, jeudis et
samedis à 19h30, les dimanches à 16h. Durée
de la représentation : 2h15. Tél. 01 55 48 91 00.
www.theatre71.com. Spectacle vu au Théâtre
Olympia-Centre dramatique régional de Tours.
Également du 4 au 7 Novembre 2014 au
Nouveau Théâtre d'Angers, du 12 au 14 novembre
à la Comédie de Béthune, du 3 au 7 décembre
au Théâtre national de Bordeaux en Aquitaine.

Réagissez sur www.journal-laterrasse.fr



■ **Yvonne, princesse de Bourgogne**

[Une femme à abattre]

de Witold Gombrowicz, mise en scène de Jacques Vincey, avec Marie Rémond..

Comédie de Béthune, 03 21 63 29 19, 12-14/11. Théâtre 71, Malakoff, 01 55 48 91 00, 18-30/11. TNBA, Bordeaux, 05 56 33 36 80, 03-07/12.

Pour le spectacle qui a inauguré sa prise de pouvoir du Centre dramatique de Tours (où il remplace Gilles Bouillon), Jacques Vincey n'a pas choisi de placer la pièce de Gombrowicz dans un passé de convention. Adieu les images médiévales ! On joue au squash et on cultive ses biscotos en salle de muscu. C'est dans un climat mi salon mi-salle de gym que le roi Ignace repère Yvonne, qui n'est pas belle et que chacun dédaigne ; il va l'épouser pour se dire à lui-même qu'il est généreux en aimant une femme laide. Mais la nouvelle princesse, qui est l'innocence même, sera insupportable à tous et à son mari même... Vincey joue la farce cruelle, à grands traits, sans doute pour ne pas tomber dans un certain flou mystérieux qui entoure parfois les représentations de cette pièce. Il a raison car il en met en lumière la tragédie comique qu'elle est à tout moment. Marie Rémond (étonnante), Alain Fromager, Hélène Alexandridis donnent, dans cette très juste impulsion, un éclat moderne à ce fabliau d'une éternelle actualité.

Gilles Costaz

YVONNE PRINCESSE DE BOURGOGNE



FARCE TRAGICOMIQUE

Witold Gombrowicz indique dans une note que sa « pièce ne doit pas être jouée trop au sérieux ». Le metteur en scène Jacques Vincey et le dramaturge Vanasay Khamphommala ont pris l'auteur au pied de la lettre pour nous offrir un spectacle réjouissant. Jouant la carte du burlesque, ils font entendre toute la férocité de cette farce. La famille Royal devient ici le cliché de celles d'aujourd'hui qui nourrissent la presse people. Vincey s'amuse avec les codes en plaçant ses personnages dans une maison digne d'une sitcom américaine, formidablement scénographiée par Mathieu Lorry-Dupuy. Cette cour, vivant dans sa routine, victime de ses « névroses nombrilistes », est grotesque. En décidant d'épouser Yvonne, jeune fille issue du peuple, apathique, peureuse, ennuyeuse, le prince Philippe sème, le temps de son caprice, le désordre. Car Yvonne exacerbe chez chacun ce qu'il a de pire en lui. Dans une mise en scène intelligente et pétillante, les comédiens

s'en donnent à cœur joie. Alain Fromager (le roi) et Hélène Alexandridis (la reine) sont remarquables. Dépassés par les événements, ils n'arrivent jamais à s'adapter à la situation un peu pénible dans laquelle leur rejeton chéri les a plongés. En représentants de cette jeunesse dorée à qui tout est dû, Thomas Gonzales (le prince Philippe) et Clément Bertonneau (Cyrille) se déchaînent joyeusement. L'impayable Jacques Verzier incarne un chambellan d'opérette formidable. Nelly Pulicani, Miglé Bereikaité, Delphine Meilland, en dames de cour, Blaise Pettebone, en homme du peuple, sont impeccables. Mais, parce que le rôle est extrêmement difficile à jouer, celle qui attire toute notre admiration est Marie Rémond, émouvante, diaphane et silencieuse Yvonne. ● Marie-Céline Nivière

▷ Théâtre 71 - Malakoff

PARISCOPE

LE THÉÂTRE

LA FEMME SANS QUALITÉS

YVONNE, PRINCESSE DE BOURGOGNE DE WITOLD GOMBROWICZ

Certains spectacles, trop rares hélas !, donnent le sentiment d'une parfaite réussite. Ils s'imposent aux spectateurs avec une sorte d'évidence. Tout semble y aller de soi. Et pourtant, si l'on songe à la combinaison d'énergies et de talents qui sont nécessaires pour aboutir à ce succès, on ne peut qu'admirer le savoir-faire du maître d'œuvre. Jacques Vincey a eu la main particulièrement heureuse avec son dernier spectacle. Il faut dire que Vincey a une qualité étonnamment rare chez les metteurs en scène : il sait lire. Ce qui devrait être une évidence pour toute personne travaillant dans le milieu du théâtre n'est en effet pas chose courante. La quantité de textes absolument indigents, vides, sans aucun intérêt, montés à longueur de saison sur nos scènes, parfois avec des moyens considérables, ne cesse de me surprendre. Or sans un texte de qualité, le théâtre n'est qu'un vain amusement, un jeu puéril. Avec le chef-d'œuvre de Gombrowicz, Jacques Vincey a choisi une des plus belles pièces du siècle dernier, mais aussi une des plus difficiles à monter. Il s'en est tiré avec une maestria remarquable¹.

Dans une Bourgogne imaginaire, la cour du roi Ignace est un lieu de délices sans cesse renouvelées. Chacun y vit satisfait de soi-même et des autres. Chacun y est beau, en bonne santé et mène une existence parfaitement réglée. Lors d'une de ses promenades, le prince Philippe, héritier du trône, rencontre Yvonne. Comme le disait Gombrowicz lui-même dans un entretien, « Yvonne est empotée, apathique, anémique, timide, peureuse et ennuyeuse ». Son abord a quelque chose de repoussant, d'insupportable pour le jeune prince. Il se met immédiatement à la détester mais, comme

un défi lancé à lui-même aussi bien qu'au monde dans lequel il vit, il décide de l'aimer et de se fiancer avec elle. Introduite à la cour, Yvonne imposera sa présence muette et énigmatique. Face à ce sphinx indéchiffrable, chacun sera renvoyé à ses failles, à ses crimes, à ses monstruosité. Devenue insupportable à tous, tous projeteront sa mort. Elle sera finalement assassinée sur ordre du roi lui-même dans un banquet magnifique et dérisoire.

Ce que ne permet pas de saisir le simple résumé de l'intrigue, c'est l'extraordinaire poésie du texte de Gombrowicz, parfaitement rendue par la belle traduction due à Constantin Jelenski et Geneviève Serreau. Publiée pour la première fois en 1938 et créée en 1957 au Théâtre dramatique de Varsovie, la pièce, pleine de profondeur et de gravité, échappe au désespoir précisément par cette poésie partout et toujours présente, et aussi par un humour féroce et parfois énorme. Un humour qui offre au spectateur un peu de lumière dans un univers bien sombre. Le monde de Gombrowicz est, comme le nôtre, un monde sans compassion. Dans la très ubuesque cour de Bourgogne, chacun se complait au spectacle de sa propre vacuité. « Spectacle », c'est bien le mot. Tout y est spectacle, et chacun pour soi-même et pour les autres. La charité n'est rien d'autre qu'un spectacle, tout comme la bonté, la bienveillance ou le souci des autres et du bien public. Et de ce spectacle permanent, il n'est même pas certain que quiconque soit dupe. Mais tous savent d'instinct qu'une seule personne qui ne serait pas totalement superficielle mettrait tout l'édifice en danger. C'est ainsi que la reine considère comme un péché épouvantable le fait d'avoir écrit de petits poèmes (d'ailleurs parfaitement ridicules) où elle évoque ses états d'âme.

De manière très shakespearienne, la pièce de Gombrowicz fonctionne avec des personnages qui sont des doubles les uns des autres. Le procédé est éminemment théâtral dans la mesure où, au théâtre, la vérité est toujours dans l'entre-deux. Et, comme chez Shakespeare, ces doubles peuvent être de deux sortes. Il y a d'abord les reflets à l'identique (Rosencrantz et Guildenstern dans *Hamlet*). Dans *Yvonne*, ce sont les deux dames de la cour, parfaitement interchangeable, aussi fausses et artificielles l'une que l'autre. L'autre catégorie est celle que l'on pourrait appeler celle des doubles « à décalage », que les circonstances rendent un peu dissemblables. En l'occurrence, Isabelle, la suivante de la reine n'est que son double plus jeune. De même que le prince et son compagnon de débauche Cyrille semblent être les répliques, une génération plus tard, du roi et de son chambellan qui, dans leur jeunesse, ont violé et assassiné ensemble une jeune fille. Seule, Yvonne est unique. Seule, elle existe par conséquent.

LA FEMME SANS QUALITÉS

Elle est sans doute l'un des plus beaux et des plus étranges personnages qui aient été portés à la scène. Ne prononçant presque aucun mot de toute la pièce, elle n'est rien d'autre qu'un visage sans expression. On ne peut manquer de penser à Levinas, écrivant dans *Totalité et infini* : « La manifestation du visage est déjà discours. » Plus elle est inexpressive et plus elle impose sa présence indubitable. Et plus elle impose à autrui une responsabilité envers elle, que Levinas rapportait au commandement biblique : « Tu ne tueras point ». Mais qui peut aussi mener, il ne le savait que trop, précisément pour échapper à cette responsabilité, au meurtre lui-même. C'est ce qui advient dans la dernière scène, avec un véritable sacrifice, à la fois grandiose et bouffon : on s'arrange pour que la pauvre innocente s'étouffe avec une arête de poisson.

Comment diriger les comédiens dans les méandres d'une œuvre aussi complexe et riche ? Je ne saurais le dire. Ce que je sais, c'est que Jacques Vincey y a parfaitement réussi. Très belle distribution, très cohérente, et très belle interprétation d'ensemble. Avec d'impressionnantes compositions de la part de certains comédiens. Clément Berthonneau, jeune comédien, est très juste, très mesuré dans le rôle de Cyrille. Il fait bien mieux que donner la réplique au prince Philippe. Celui-ci est interprété avec beaucoup de finesse par Thomas Gonzalez. Il déploie un jeu très physique, mais toujours au service de son texte et de son personnage, sans jamais rien de gratuit. Jacques Verzier est un chambellan parfaitement stylé et parfaitement insupportable, plein de distinction, jusqu'à ce que le vernis craque. C'est un comédien doué d'un tempérament comique rare. Le roi Ignace est interprété par Alain Fromager. Comédien étonnant, il peut tout jouer. On l'avait vu magnifique dans le *Britannicus* mis en scène par Jean-Louis Martinelli. Il est aussi doué dans le registre comique et donne au personnage du roi un mélange étonnant de distinction et de vulgarité, avec une gouaille populaire qui fait merveille dans certaines répliques. On sait quelle admirable comédienne est Hélène Alexandridis. Dans le rôle de la reine Marguerite, elle déploie un jeu extraordinairement étendu (et proprement jubilatoire), allant du comique le plus fin au délire burlesque de sa tentative de meurtre. Mais le rôle le plus difficile est bien évidemment celui d'Yvonne. C'est aussi celui qui peut, si la comédienne n'est pas excellente, faire tomber la pièce. Marie Rémond est absolument éblouissante. Elle qui est loin d'être laide est crédible du début à la fin. N'ayant presque rien à dire, elle s'impose par ce qui fait les grands comédiens, et que les autres personnages reprochent précisément à Yvonne : sa présence, cette capacité à être là sans qu'on puisse jamais l'oublier un seul instant. Vraiment du grand art !

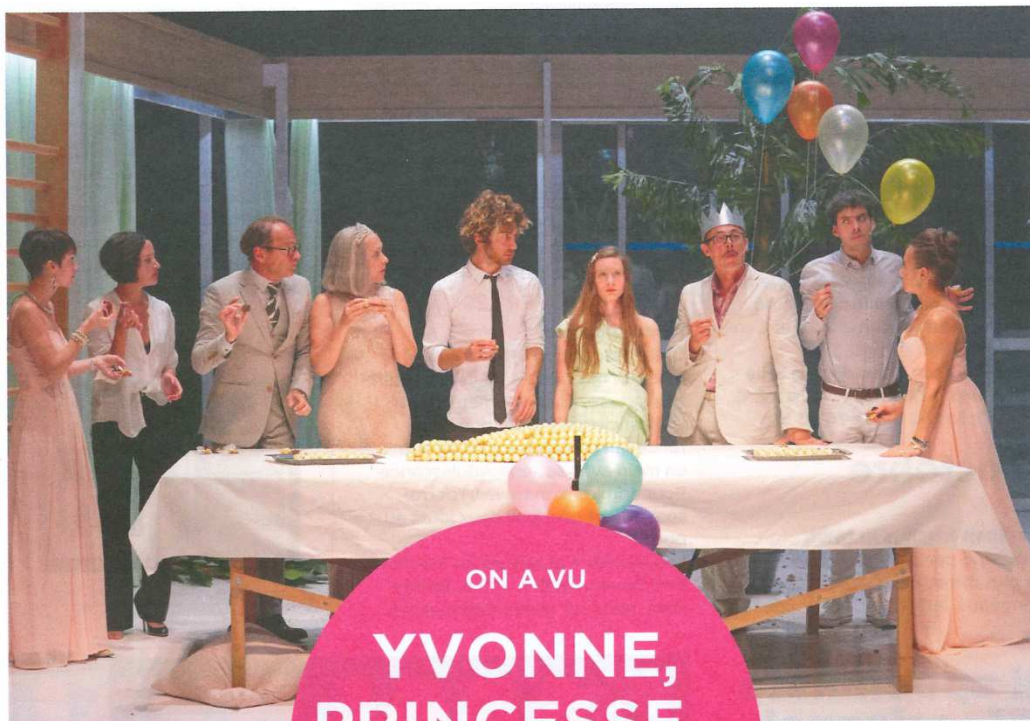
KARIM HAOUADEC

Si la distribution est excellente, le travail du scénographe (Mathieu Lorry-Dupuy) ne l'est pas moins, qui a imaginé un décor à la fois très artificiel et qui semble malgré tout habité. Les arbres en pot qui constituent la forêt au lointain, l'aquarium qui trône au milieu de la scène, le blanc qui domine le décor et avec lequel jouent les lumières (très beau travail aussi de Marie-Christine Soma), tout fonctionne parfaitement, et les comédiens y évoluent parfaitement à leur aise. Il n'y a pas jusqu'aux costumes d'Axel Aust et aux maquillages et aux perruques de Cécile Kretschmar qu'il ne faille louer. Enfin, le travail sur la musique et sur le son, auquel on prête si rarement attention aujourd'hui, a été très intelligemment conçu par Alexandre Meyer et Frédéric Minière.

Que dire de la mise en scène de Jacques Vincey ? S'il s'était contenté de réunir tous ces talents, son mérite serait déjà considérable. Mais il a fait bien plus que cela et sa mise en scène est irréprochable. La direction d'acteur est d'une précision rare. Il a réussi à donner à l'univers tellement irréaliste de Gombrowicz une évidence, un naturel, sans jamais renoncer à toute la puissance symboliste que recèle la pièce. Sa mise en scène est pleine de trouvailles, toujours pertinentes, toujours pour servir le propos de l'auteur. Je citerai un exemple parmi d'autres. Lors du banquet final, dont le caractère de sacrifice rituel est évident, au moment même où Yvonne s'étouffe, l'action se ralentit, les personnages réunis autour de la table s'immobilisent un instant et, pendant quelques secondes, ils se trouvent dans des positions rappelant certains des personnages de *La Cène* de Léonard de Vinci. C'est très beau, et cela s'intègre sans solution de continuité à cette magnifique scène finale. La séquence a en outre le mérite de rappeler l'arrière-plan christique, sinon chrétien, évident dans toute la pièce. Gombrowicz savait (et Jacques Vincey n'ignore pas non plus) que le poisson est l'un des plus anciens symboles du Christ. Il y a durant la représentation cent trouvailles de ce genre, tout aussi belles, tout aussi pertinentes, tout aussi bien intégrées au mouvement général de la pièce. Tout cela réuni fait que les deux heures et quart de la représentation semblent passer en un instant.

Karim HAOUADEC

1. La pièce a été jouée au Théâtre 71 de Malakoff du 18 au 30 novembre 2014.



ON A VU
**YVONNE,
 PRINCESSE...**

(Photo Pierre Grosbois)

Jacques Vincey, le nouveau directeur du CDRT, signe une pièce exigeante qui magnifie le texte de Gombrowicz.

Ambiance tropicale. Le roi court sur un tapis, le prince s'exerce au ping-pong. La reine répète quelques pas de tango avec le chambellan. Royaume des apparences, les polos et les leggings sont de rigueur. Ambiance nouveau riche californien. Une douce musique d'ascenseur berce la petite bande de sportifs royaux. Le public sert de cour, la famille souveraine la salue. Rires enregistrés de circonstances, courbettes, main en l'air. Le Prince Philippe, laissé seul avec son acolyte Cyrille, cherche une distraction. Ambiance moqueuse. Son ami lui propose quelques courtisanes. Soudain, Yvonne. La jeune femme lui tape dans l'œil. Dégoûtante, dégoulinante, elle le rebute mais l'attire : pourquoi doit-on forcément sortir avec de jolies femmes quand on est prince ? Yvonne est muette. Philippe plonge dans le désarroi et décide de l'épouser. Ambiance

catastrophe. Le palais est sens dessus-dessous. La future mariée, amorphe, devient l'objet central des moqueries et des critiques. Dans les mains de Jacques Vincey, le texte de Witold Gombrowicz résonne plus que jamais avec le présent. Universelle, Yvonne Princesse de Bourgogne a ce pouvoir de traverser les âges et les époques. Elle devient alors satire de nos vies modernes où les apparences normales sont tout d'un coup bousculées par un élément absurde. La scénographie, magistrale, souligne sans insister cette façon de raccrocher au réel.

Yvonne se transforme en miroir des défauts de l'âme des autres. La normalité disparaît pour laisser place au monstrueux, thème cher à Jacques Vincey. Le metteur en scène déjoue les pièges, évite les sous-entendus lourdauds, affine le texte. Il se méfie de la grandiloquence évidente pour mieux tendre un fil avec ses acteurs et se concentre sur la déconstruction de cette famille. Pour amener au chaos final, la musique trouve une place centrale et nourrit avec force la nervosité qui gagne peu à peu le plateau. Quant aux acteurs, tous justes, sans exception (c'est assez rare pour le souligner), ils jouent cette montée en puissance de la folie, sans tomber, eux aussi, dans la surenchère. Comme si d'un seul coup, le spectateur ne s'était pas aperçu du dérèglement progressif. Comme s'il était happé sans le vouloir dans ce tourbillon de l'anormalité.

Benoît Renaudin

EN BREF

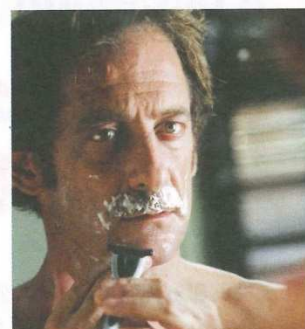
AU THÉÂTRE OLYMPIA

Oui, parce que c'est officiel, on dit le théâtre Olympia maintenant. Yvonne, Princesse de bourgogne se joue jusqu'au samedi 11 octobre (il n'y a pas de représentation le dimanche 5 octobre).
Tarifs (hors abonnement) de 15 à 22 €. Pour les horaires et pour réserver : cdrtours.fr ou au 02 47 64 50 50.

FICHE TECHNIQUE

Durée : 2 h 15. Une mise en scène de Jacques Vincey. Dramaturgie de Vanasay Khamphommala. Avec Marie Rémond (Yvonne), Hélène Alexandridis (La Reine Marguerite), Alain Fromager (Le Roi Ignace), Thomas Gonzalez (Le Prince Philippe), Jacques Verzier (Le Chambellan), Miglé Bereikaité (dame 1), Clément Bertonneau (Cyrille), Nelly Pulicani (Isabelle), Delphine Meilland (dame 2), Blaise Pettebone (innocent).

ON A PENSÉ À LA MOUSTACHE

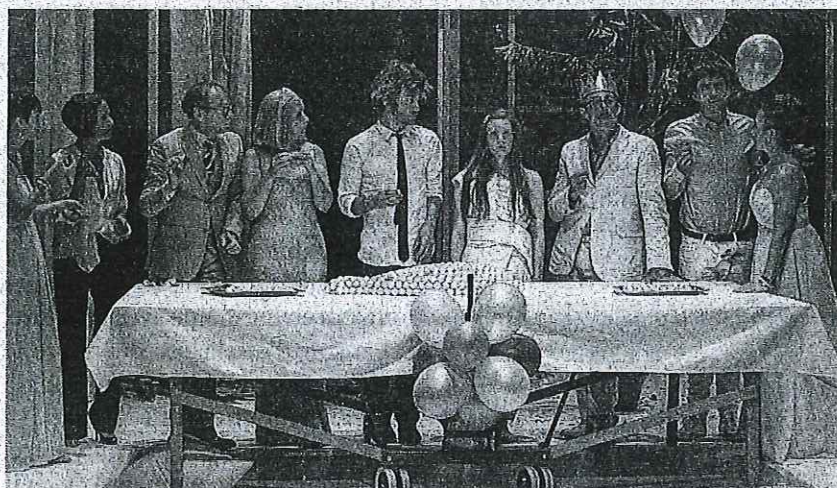


Il y a des références, comme ça, qui surgissent de nulle part et qui, une fois analysées, prennent sens. La moustache (2005) offre une intrigue similaire : un jour, Marc, rase sa moustache. Ses proches ne remarquent rien alors qu'il la porte depuis toujours. De cette chronique de la folie ordinaire sort un thème commun à Yvonne, Princesse de Bourgogne : la plongée dans un chaos où les apparences normales finissent par disparaître.

Une " Yvonne " follement dérangeante

Pour sa première création tourangelle, Jacques Vincey a frappé fort. Avec « Yvonne, princesse de Bourgogne », le directeur du Théâtre Olympia réussit l'entrée en matière idéale. Avec cette pièce terriblement cruelle et pourtant si drôle, écrite par Witold Gombrowitz dans les années 30, Jacques Vincey balance un uppercut saisissant au public tourangeau.

Car dans « Yvonne », tout dérange. L'histoire de cette femme maltraitée, humiliée, plongée dans un milieu qui lui est totalement étranger et qui, pourtant, ne dit rien, ne souffle mot, renvoie aux spectateurs une image bien sombre de lui-même. Et le texte, cinglant, si drôle de Gombrowitz ne fait que magnifier ce miroir déformant. Alors, oui, on rit. Beaucoup. La virtuosité des acteurs y est pour quelque chose. Le trio formé par la reine Marguerite, le roi Ignace et le chambellan est tout simplement irrésistible. L'énergie fulgurante, les tourments dantesques



La première création de Jacques Vincey au Théâtre Olympia est servie par des acteurs terriblement efficaces.

(Photo Pierre Grosbois)

du prince Philippe qui veut, martyrise, puis ne veut plus d'Yvonne donnent à la pièce un rythme trépidant.

Bientôt, la folie, les secrets les plus terribles emballent la pièce dans un délire tourbillonnant de confessions, de complots, de manigances jusqu'à la scène (cène) finale fellinienne.

Avec une mise en scène qui place le public au cœur de cette

anormalité galopante et une scénographie génialement foisonnante, Jacques Vincey a frappé trois grands coups. Magistral.

Delphine Coutier



Jacques Vincey, nouveau directeur du TO, a décidé de reprendre de manière contemporaine, la pièce "Yvonne, princesse de Bourgogne".
Photo : Pierre Grosbois.

«Yvonne, Princesse de Bourgogne» ou la mise à nu de la société

ON A VU

«Yvonne Princesse de Bourgogne» est la première mise en scène à Tours de Jacques Vincey, nouveau directeur du Théâtre Olympia. Présentée depuis le 30 septembre et jusqu'au 11 octobre, la pièce dérange, perturbe et met face à une représentation d'un théâtre que l'on ne saurait voir, celle de la réalité. *Par Alexia MELLIER*

Pour une première, c'est une première ! La reprise contemporaine de *Yvonne, Princesse de Bourgogne* de Witold Gombrowicz (1938) par le nouveau directeur du Théâtre Olympia ne laisse personne indifférent. C'est là toute la volonté de Jacques Vincey qui a voulu, pour sa première pièce, trouver le meilleur moyen d'impliquer le spectateur dans son travail. Mission réussie.

N'allons pas plus avant et plantons le décor de *Yvonne, Princesse de Bourgogne* : une famille parfaite dans un cadre royal, chaleureux, harmonieux et idyllique que rien ne semble pouvoir entacher. Faux-semblant, car «comme dans tous mondes parfaits», explique Jacques Vincey, il y a toujours une once d'ennui. Surtout chez les jeunes et en particulier chez ce prince, Philippe, qui peut avoir toutes les plus belles filles du monde, mais qui va choisir, pour

renverser ce dictat culturel, d'épouser une roturière décrite comme laide et sans charme». Et c'est là qu'est introduite Yvonne qui va, par son apathie, agir comme un révélateur de la folie humaine et dévoiler, sans mot dire, ce que chaque protagoniste a voulu enfouir en lui-même : un penchant sulfureux, la luxure, l'orgueil... «Yvonne est le degré zéro du théâtre parce qu'elle n'exprime aucune émotion et parle peu. Pourtant, elle est comme un écran sur lequel se projettent toutes les bassesses du monde. Elle est le grain de sable dans le rouage bien huilé de cette belle assemblée où chacun se sent obligé de jouer un rôle pour que ça fonctionne. Tout comme dans notre société. Tout un chacun joue un rôle - celui de mère, du bon père de famille, du médecin, du chef d'entreprise... - tout en oubliant qu'il y a une part de théâtralité dans tout cela». Yvonne apparaît comme l'allégorie de la réalité dans cette fiction parfaite.

Elle va mettre bas les masques, bas la bienséance et la divine comédie... Jacques Vincey pousse encore plus loin sa volonté de refléter cet enchevêtrement entre la réalité et la fiction en impliquant le spectateur. Pour sa mise en scène, il a utilisé des procédés tels les fonds sonores - qui nous immergent comme le ferait la bande-son d'un film - ou telles les sollicitations des personnages - lesquelles nous rendent aussi acteurs de la pièce et juges des actes qui se déroulent devant nous. Totalement imbriqué dans l'histoire, le spectateur ne peut que ressentir ces diverses émotions que Jacques Vincey souhaite faire passer par le théâtre.

Ainsi, si certaines scènes ont choqué ou dérangé au point que quelques spectateurs ont décidé de s'en aller pendant la représentation, la pièce semble simplement inviter le spectateur à regarder, en face, la réalité.